

AVERTISSEMENT

Si le texte de Joan Ott est libre de droits, les musiques d'Olivier Fuchs sont quant à elles protégées par les droits d'auteur.

En conséquence avant l'exploitation de ce texte, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur et du compositeur, soit directement auprès d'eux, soit auprès de la SACD, qui gère les droits de composition musicale.

La SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs et des compositeurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes et de nouvelles musiques.

La longueur du temps

Monologue pour une actrice

Auteur : Joan OTT

Genre : comédie dramatique accompagnée de chansons

Durée : 1 heure

Public : adultes et adolescents

Résumé :

Marie trouve les journées longues, très longues. On la force à rester assise toute la journée dans un endroit qu'elle ne connaît pas, elle n'a pas le droit de rentrer chez elle et d'étranges visiteurs viennent lui poser des questions insensées. Alors, pour passer le temps, ce fichu temps qui ne passe plus, Marie pose là dans le silence ce qui lui reste de souvenirs, avant qu'Alzheimer n'avale à tout jamais son amont...

Habillage de l'espace scénique :

Selon le lieu : Pendrillons noirs, mur d'appartement, jardin...

Accessoires :

Un fauteuil, deux tabourets, des mouchoirs en papier, une tasse, une tranche de pastèque (qui peut être une bougie), un chien en peluche...

Costume :

Robe ou tablier de vieille

Une chaussure plus basse que l'autre (Marie boîte)

Un collier long bien visible (fausse perles ?)

Une grosse bague

Distribution :

Marie : très âgée.

Son :

1 lecteur CD (ou ordinateur)

2 enceintes salle

1 retour de scène

1 micro-cravate (selon le volume de la salle)

Lumières :

Au moins trois ambiances : neutre, froide, chaude.

Prologue

Marie entre, découvre le Public qu'elle regarde d'un air suspicieux puis s'assied. Elle se met à déplier des serviettes.

C'est long, c'est incroyable ce que ça peut être long, surtout ces derniers temps.

Avant encore ça passait, au moins un peu, mais maintenant... Le temps ne s'est pas arrêté pourtant, non, je sais bien qu'il ne s'est pas arrêté : je me lève le matin, le soir je me couche, mais entre les deux, rien.

Enfin si, entre les deux, il y a les repas, trois, je crois bien... et puis la toilette, mais c'est bien tout : pas de quoi remplir une journée.

Avant, je pliais des choses. Pendant des heures, je pliais, ça m'occupait bien, mais maintenant... peut-être qu'il n'y a plus rien à plier... oui, ça doit être pour ça.

I

Avant, ma sœur venait me voir. Elle venait avec Mock. Mock, c'est le chien de Monique. Monique, c'est ma sœur, ou bien... non, non, Monique, c'est ma sœur. Je l'aime, oh comme je l'aime, mon Mock, petite boule blanche qui vous lèche le visage, et cette façon qu'il a de sourire tout le temps.

Mais maintenant, plus personne ne vient jamais. Enfin, non...

une vieille passe parfois, elle dit qu'elle est ma sœur, mais ce n'est pas vrai, vous voyez bien : ma sœur est jeune et jolie, rien à voir avec cette vieille bique toute fripée et pas du tout belle à voir qui vient maintenant. Et elle me raconte des choses, elle dit que ce sont des choses à moi, qui me sont arrivées dans ma vie, mais qu'est-ce qu'elle en sait, de ma vie, cette étrangère... rien du tout, elle invente pour m'embrouiller, à croire que ça l'amuse, moi, ça m'énerve, alors je ferme mes oreilles, je dis : «Oui, Madame, vous êtes bien aimable», mais je n'écoute rien.

Pourtant, ce matin, elle m'a fait peur, une peur bleue... Je me demande bien comment elle a pu savoir, pour Georges : mon secret pendant plus de cinquante ans. A part Monique... mais elle n'aurait jamais rien dit, et surtout pas à cette étrangère. Alors j'ai fait semblant comme je fais parfois maintenant, semblant de ne plus savoir, j'ai dit : « Je ne connais aucun Georges, Madame, vous devez vous tromper ».

Je suis restée polie parce que je l'ai toujours été, ce n'est pas aujourd'hui que je changerai, mais je me suis montrée ferme. Il faut savoir se montrer ferme parfois, surtout avec les indiscrets : ils viendraient fouiller dans votre vie, et moi, ma vie, je ne l'ouvre à personne, pas même à vous, elle m'appartient, avec mes souvenirs et tout le reste, pas question qu'on vienne y mettre son nez et surtout pas cette vieille harpie, cette inconnue.

(Elle scrute le public) Des inconnus, c'est tout ce qu'il y a ici, et tous les jours ça change, jamais les mêmes têtes, jamais, un vrai tourbillon, à vous donner le tournis, des femmes, des filles surtout, des filles en rose, et qui font mine de me connaître, elles m'appellent par mon nom et elles essaient de me le faire répéter : Vous vous souvenez de votre nom, n'est-ce pas ? Mais si, vous vous en souvenez ! Ma... Ma... Vous ne voulez pas le dire ? Non ? Vraiment pas ? Tant pis, ce sera pour une autre fois... Mais ce n'est pas très gentil, vous savez !

Pas très gentil ! C'est que je ne me laisse pas faire, moi ! J'ai ma parade ! Je leur dis : « Oh ! Vous savez, Mesdemoiselles, on a tous un nom, après tout, ça n'a pas si grande importance », je leur cloue le bec comme ça.

Bien sûr, je le sais, mon nom : Marie. C'est joli, Marie, n'est-ce pas ? Je me le répète à voix basse parfois, mon joli nom, le soir surtout, pour m'endormir.

Avant je lisais, j'y voyais bien, même la nuit, mais maintenant...

Si je pouvais, je m'en irais, je retournerais chez moi, mais elles ne veulent pas, elles disent que maintenant, c'est ici, chez moi. Ce n'est pas vrai, mon chez moi n'était pas du tout comme ça, mais qu'est-ce que je peux faire... Rien. Alors, je reste ici et j'attends. Heureusement, j'ai toujours été patiente, ça aide à supporter bien des choses, dans la vie. Mais c'est humiliant de n'avoir plus le droit de rien faire seule, par moi-même. Je pourrais très bien me débrouiller sans l'aide de personne, mais elles disent : Laissez-nous faire, Madame. Laissez-nous faire, voyons, c'est notre métier, on est là pour ça.... Drôle de métier, en vérité... Ce qu'elles peuvent m'agacer !

Le pire c'est cette chose qui me gêne pour aller aux toilettes, c'est tellement encombrant et malcommode que parfois je n'arrive pas à me défaire à temps. Ça, c'est vraiment le plus avilissant, à mon âge, devoir me laisser tripoter comme un nourrisson.

Le mieux, ce serait de me taire entièrement. Mais ça, je ne pourrais pas. Toujours le bec ouvert, et toujours prête à rire aussi, c'est sûrement ce qui plaisait à Georges. Souvent, il disait que quand je serais dans mon cercueil, il faudrait verser de l'eau bouillante et vite, vite, vite, fermer le couvercle, sans quoi je ne me tairais jamais. Mais il le disait avec tendresse. Il était tellement tendre... et tellement amusant. Georges, c'est vraiment ce qui m'est arrivé de mieux dans la vie.

Ce qu'il me faudrait, ce serait quelqu'un avec qui parler, avec qui parler vraiment, mais ce n'est pas ici que je trouverai (*elle scrute le public, dévisage les gens et constate*) : Vous voyez bien : rien que des vieux, complètement gâteux, et qui sentent mauvais. Ce n'est pas gai, oh non, ce n'est pas gai.

Je parle avec Georges parfois, la nuit, mais il ne répond presque jamais. C'est peut-être parce qu'il est parti depuis trop longtemps. C'est bien dommage qu'il ne soit plus là, mais les hommes sont comme ça, voyez-vous, et j'ai été bien naïve de croire que le mien ferait exception.

Mais je ne peux pas me plaindre, et sa femme non plus. Il nous est resté à toutes les deux, et bien fidèle pendant toutes ces années : pas un écart, jamais ! Et ça, pour un homme, c'est on ne peut plus louable et tout à fait étonnant. Pourtant avec le charme qui était le sien, il aurait pu, croyez-moi, ce ne sont pas les occasions qui lui auront manqué, mais non, ça ne l'intéressait pas : il nous aimait. Comment s'appelait-elle, déjà... Ah oui, Françoise... C'est curieux, j'oublie parfois le nom des gens. Ce n'est pas bien grave, me direz-vous, mais son nom à elle, ça m'embêterait de l'oublier : Elle était la femme de Georges, et puis...

Chanson : Elle était mon amie

Elle était mon amie

Et moi j'étais la sienne

Dans la joie et la peine

Deux amies pour la vie

Tout de suite on s'était plu elle si grande et moi si frêle

Ni vu ni connu elle m'avait prise sous son aile

Bien sûr je la trompais mais elle n'en savait rien

Georges et moi on s'aimait et elle je l'aimais bien

Ma Françoise chérie

Ca m'aurait fait d' la peine

De lui faire de la peine

En volant son mari

Elle a fait des enfants et moi une fausse-couche

Mais j'avais un amant et elle un bon mari dans sa couche

J'avais un vrai bonheur et elle une vie rangée

J'aurais pas eu le cœur de la lui massacrer

Elle était mon amie

Et moi j'étais la sienne

On ne fait pas de peine

A sa meilleure amie

Et puis on a vieilli nos tout premiers cheveux blancs
Et nos plaisanteries ensemble on ne prenait pas de gants
Ses cheveux ses yeux noirs chaque jour moins brillants
Mon teint jadis d'ivoire dev'nu plus jaun' qu'un flan

Ma Françoise chérie

J'aurais eu trop de peine

De lui faire de la peine

Juste pour un mari

Parlé

Bien sûr j'aurais aimé en avoir un, de mari, moi aussi, ou au moins, pouvoir dormir avec Georges, ne serait-ce qu'une nuit, mais ça ne s'est jamais fait : Trop risqué.

Une seule fois, elle a failli se douter de quelque chose.

J'étais partie en Espagne, mes premières vacances toute seule. Mais quelle folle j'ai été, de lui écrire... Elle a trouvé la lettre, elle a cru reconnaître mon écriture, parce que je lui avais envoyé une carte, à elle aussi. Heureusement, il a eu le bon réflexe : Il ne savait pas d'où ça venait, une erreur du facteur, sûrement... C'était plausible, parce que j'avais signé « Ta toute petite », c'est comme ça qu'il m'appelait, et je n'avais pas mis son prénom à lui non plus, seulement « Mon tout grand ». Par précaution, on n'est jamais trop prudent. Et comme il avait jeté l'enveloppe, pas moyen de vérifier. Alors, elle l'a cru ou bien elle a fait semblant. En tout cas, elle n'en a jamais reparlé. Ça a été la seule alerte, la seule en plus de cinquante ans.

II

Musique : Ton Nom

Marie chasse les filles imaginaires qu'elle voit tourner autour de son fauteuil et scande : ton nom Marie, ton âge Marie...

Vous avez vu ? Quand je vous le disais ! Elles sont encore venues me demander mon nom et mon âge. Mon nom, passe encore, mais mon âge ! Quel manque d'éducation ! On ne demande pas ces choses-là à une dame, voyons. Et ce n'est pas la première fois ! Presque tous les jours : mon nom, mon âge, l'année de ma naissance, quel jour nous sommes, quel mois... Ils doivent bien avoir tout ça quelque part dans leurs papiers, et pour la date, il y a le calendrier. C'est curieux, l'importance qu'ils peuvent accorder ici à ce genre de détails insignifiants qui n'intéressent personne, en tout cas pas moi. Je suis chez les fous. On m'a mise chez les fous. Mais ça ne durera plus longtemps.

Vous allez me ramener chez moi, n'est-ce pas, Monsieur ? Mais oui, vous allez me ramener chez moi...

En attendant, les Filles en rose, je les ai remballées vite fait bien fait : « Vous êtes bien indiscrètes, Mesdemoiselles », elle sont reparties sans demander leur reste, bredouilles comme toujours.

Elles me croient gâteuse parce que parfois j'oublie des choses, mais je sais ce que je sais, et il y a bien des choses que je n'oublie pas.

Musique : Mouches

Marie endormie sursaute puis s'arme de sa tapette à mouches dont elle frappe son fauteuil, puis son bras. Ensuite, elle se gratte le bras.

III

Elle se réveille et regarde son bras.

Mais qu'est-ce que vous avez fait à mon bras ? Il n'a jamais été comme ça... Cette chose rose et qui colle... C'est sûrement un nœud. Non ? Ce n'est pas comme cela que l'on dit ? Mais comment, alors... Aidez-moi donc ! C'est agaçant à la fin, ces mots qui m'échappent, vivement que ça passe, il ne manquerait plus que je devienne gâteuse... Je n'ai pas l'habitude de me plaindre, ça non, mais je ne tolérerai pas ces nœuds. Ni cette femme qui s'assied dans mon fauteuil la nuit, et qui me regarde sans rien dire. Elle m'observe, elle m'épie. Tout comme vous ! Je suis sûre qu'elle n'attend qu'une chose, que je m'endorme, pour me voler. Tenez, ce matin, j'ai trouvé mon armoire tout sens dessus dessous, moi qui avais tout bien rangé, de belles piles : les sous-vêtements sur les étagères, les vêtements bien proprement suspendus, chacun sur son cintre dans la penderie. Mais la nuit prochaine je veillerai, et quand elle viendra, je la chasserai à coups de canne, et vous aussi, je vous chasserai : le premier qui bouge, attention !

Ou alors je crierai très fort, j'ai encore ma voix, ma voix d'avant, ma grosse voix, celle que je prenais quand il fallait mater les filles, des grandes filles, et pas toujours commodes, ça non ! Mais je savais les tenir, et toutes, elles réussissaient, jamais je n'en ai laissé partir aucune sans son diplôme, il aurait fait beau voir ! C'est que j'étais quelqu'un, les élèves me craignaient et elles me respectaient.

Mais avec les collègues, c'était tout autre chose... un vrai boute-en-train, ah ! ça, pour ce qui était de rire, je n'étais jamais la dernière... ça a duré des années, nos rires, des années. Jusqu'à ma dépression... Il me restait trois ans avant la retraite, mes ces trois années-là, je ne les ai pas faites : la seule vue d'un tableau noir me faisait pleurer.

Heureusement, mes années d'industrie m'ont été comptées, j'ai une pension confortable, je suis à l'abri du besoin.

Si seulement le temps voulait bien se remettre à passer, au moins un peu...

La patience, c'est à Zuydcoote que je l'ai apprise, et à pardonner aussi. La patience, parce que moi, ce n'est pas un week-end, que j'y ai passé, à Zuydcoote, c'est trois années.

Et le pardon... Cette sœur au visage d'ange, et sadique comme pas deux...

Je ne vous dirai pas le pire, on n'est pas là pour s'attrister, n'est-ce pas... Mais ça, peut-être, je peux vous le raconter : quand on mangeait, il ne fallait pas faire de miettes, on faisait bien attention, mais parfois quelques-unes s'échappaient tout de même, la sœur vérifiait, et quand elle avait le bonheur d'en trouver une, tout son visage s'illuminait. Elle nous découvrait et nous jetait par terre. C'est comme ça qu'un jour, mon plâtre s'est cassé. Personne n'a jamais demandé comment c'était arrivé.

Je ne disais rien, à qui aurais-je pu dire, personne ne m'aurait crue, pas même vous... et pas même mon père, quand il venait. Quand il venait... Deux fois en trois ans... C'est vrai que c'était loin, mais tout de même...

Et puis, je suis redevenue une « debout ». Et quand j'ai pu marcher sans cannes, on m'a laissé rentrer à la maison. Un peu trop petite sans doute, mais à peine. Ensuite, j'ai grandi. Ma mauvaise jambe n'a pas suivi. Une patte folle, voilà ce que j'ai été, toute ma vie.

Moi la bancale, la mal foutue, qui aurait cru que je durerais autant...

Combien, déjà... Je ne sais plus. Trop d'années, beaucoup trop... Le bon dieu m'oublie, il faut croire que lui aussi se fait vieux...

Mais où est-ce que j'en étais... Ah ! oui... À seize ans il a fallu me trouver un métier, quelque chose où je pourrais rester assise. Mon père m'a placée en apprentissage chez un tailleur. Monsieur Jollicor. Si ce n'est pas un nom prédestiné, ça... Même les plus vilains, même les plus rondouillards devenaient beaux dans nos vêtements. Mais c'est vrai que pendant la guerre, les gros n'étaient pas légion, et des Allemands laids, je n'en ai pas vu beaucoup. Je ne sais pas si à Berlin ils les triaient, mais ils ne nous envoyaient que des grands et beaux et blonds, de vrais aryens.

Et leurs femmes aussi étaient belles, bien plus belles que nous. Et pourtant, on n'était pas des souillons... Il faut bien reconnaître que ces Allemands-là avaient de la classe. C'est sans doute parce que ce n'étaient pas des gens du commun, rien que des cadres, des ingénieurs, des professeurs, des directeurs. Vous dites ? Oui... Des militaires aussi bien sûr, mais ceux-là ne venaient pas chez nous, il faut croire que leurs uniformes leur suffisaient.

Saletés d'uniformes, ce que j'ai pu les détester. Jamais je n'ai fait le salut devant aucun. J'avais le chic pour me camoufler derrière les autres, on ne me voyait pas. On dira ce qu'on voudra, c'est bien pratique d'être petite, parfois.

IV

Marie voit le chien en peluche à ses pieds. Elle le prend, le berce.

Mais tu es là, toi... viens chez Maman, viens !

Mon Bébé... Mon tout petit Bébé...

Oh ! Tu es beau toi, tu es gentil !

Elle chantonne :

Viens là mon tout petit

Mon chéri mon bébé

Mon tout beau mon joli

Mon bébé adoré...

Mais non, n'allez pas croire, ce n'est qu'une vieille chanson, et ça, c'est bon gros toutou ! Je le sais bien, que je n'ai jamais eu de bébé...

J'ai failli en avoir un, ce n'est pas pareil. Mais un enfant sans père... Et puis il aurait ressemblé à Georges, tout le monde aurait su, scandale assuré ! J'ai fait ce qu'il fallait. Moi, la bancale, ce que j'ai pu courir ! J'ai frappé à toutes les portes, et toutes se fermaient. Tout de même, à force de chercher, j'ai fini par trouver. Ça n'a pas marché tout de suite, oh non ! Il a fallu y retourner, et y retourner encore... Et ces cauchemars, que je faisais... Non, non, rassurez-vous, je ne vous les raconterai pas, mais tout de même, j'ai bien cru devenir folle... folle d'angoisse et de chagrin... Dire que maintenant, ce n'est plus rien du tout : on n'en veut pas, on le fait passer, en toute légalité. Ah les temps ont bien changé. Si j'étais née plus tard, juste un peu plus tard... Et pour ma jambe aussi, tout aurait été changé. Une hanche luxée, qu'est-ce que c'est ? Rien du tout. Aujourd'hui on linge les bébés au carré et on n'en parle plus. Mais en ce temps là, on ne savait pas. C'est vrai que je n'ai pas l'habitude de me plaindre, mais reconnaissez tout de même que c'est injuste. Et puis stupide. Oui, stupide, surtout.

V

Musique : Cris de bébés *qui font sursauter Marie dans son cauchemar.*

C'est intolérable, ce qui se passe ici. Des cris, des hurlements, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai appelé pour savoir ce qui se passait, mais bien évidemment, aucun d'entre vous n'a bougé, et les cris ont continué jusqu'à l'aube.

Quand les petites en rose sont venues pour ma toilette, je leur ai demandé ce que c'était que cette foire, toute la nuit, elles ont dit : Mais non, Mademoiselle Marie, tout a été parfaitement calme. D'ailleurs, vous avez très bien dormi.

Et elles mentaient avec un de ces aplombs... Mais je sais ce que je sais. Ces cris, je ne les ai pas inventés. Et vous aussi, vous savez : On torture des gens dans la cave. Gestapo ! Mais il faut se taire, ne rien dire, c'est la guerre et moi je tiens à ma peau. Si je parle, c'est moi qu'on arrêtera. Je ne veux pas. À mon âge, ce serait trop bête. Je demanderai à Monique de m'acheter des boules en cire pour mes oreilles. Je ne la mettrai pas dans l'embarras si je lui demande ça. Je ne voudrais pas qu'elle ait des ennuis à cause de moi. Ma petite sœur, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal, jamais. Et puis non. Pas même les boules en cire, rien, chut, courber l'échine, attendre que la tourmente passe. Les Alliés finiront bien par arriver. Ce jour-là, j'en aurai, des choses à dire... S'en prendre aux vieux, si ce n'est pas malheureux, mais les Nazis sont comme ça : tout ce qui est inutile, hop, euthanasié les vieux, les fous, les mal foutus, tous euthanasiés.

C'est étonnant que je sois encore là. Mais c'est parce que je suis toute petite, ils ne me voient pas. Pourvu que je ne grandisse pas, pourvu que je ne grandisse jamais, même quand les Alliés seront là, parce que ceux-là aussi, je les connais...

Le jour où ils ont traîné dans notre cave ce soldat blessé...

Les Alliés ont dit : C'est un ennemi, il peut crever. Les brutes, ils ne valaient pas mieux que les autres. Moi, j'ai bandé sa jambe déchiquetée avec un vieux drap, et nous l'avons nourri. Avec notre cochon. Il a mangé de notre Adolphe comme les autres. Ce n'était

pas un Nazi, seulement un Allemand, et tout jeune, encore. Un enfant malade, on le soigne, c'est ce que j'ai dit aux Alliés. Et ce jour-là, ils n'ont pas eu de cochon. Ils avaient leur singe, de toute façon.

Saleté de boîtes. J'ai toujours détesté les boîtes, mais celles-là c'était autre chose : un goût d'Amérique, un goût de liberté. Comme les cigarettes, les chewing-gums et le coca-cola. Après la libération, je n'ai plus jamais touché une seule cigarette ni même un chewing-gum : inhaler de la fumée et mastiquer comme un ruminant, c'est tellement stupide... Pardon ? Le coca-cola ? pouah ! ah non, merci ! ça donne des renvois. Mais à ce moment-là, ça me paraissait presque bon.

Et le miel de la guerre, lui aussi je l'avais trouvé bon, cet ersatz de miel fait avec on ne saura jamais quoi, il avait vraiment un goût de miel, pour ça les Allemands étaient doués, ils vous faisaient du pain, du beurre, du miel, du sucre, du café, on aurait presque pu croire que c'était du vrai. D'ailleurs ils ont dû conserver les recettes, parce que le café qu'on nous donne ici, il a presque le même goût que celui de la guerre. Mais c'est normal puisque c'est la guerre. Pendant toutes les guerres, le café a le même goût.

En grimaçant, elle boit le contenu de la tasse posée à côté d'elle, débordante de comprimés.

*Elle chante le '**Panzer Lied**' à capella*

VI

Je n'ai jamais mis de lait dans mon café, mais là, j'en ai eu envie. Ce n'est pas bon, je n'en prendrai plus. Mais je suis contente tout de même parce que...

Près de chez nous, il y avait une ferme, c'est là que j'allais chercher le lait, et Georges aussi, c'est comme ça qu'on s'est rencontré. Dès la première fois, son sourire, et puis tous les jours ensuite. Il me parlait de son métier : il construisait des maisons. Il me parlait de sa femme aussi, et de son fils.... Et puis il me racontait des histoires, avec des mots à lui, des expressions qu'il inventait.

Parfois le soir, elles me reviennent, alors je ris toute seule dans mon lit, mais tout de suite après, je suis triste. Parce que pour être joyeux, il faut être deux. Georges et moi, nous étions deux.

Et nos premiers rendez-vous... Comment ? L'hôtel ? Vous n'y pensez pas ! Nous n'aurions pas eu de quoi. Georges et Françoise mettaient tout ce qu'ils gagnaient dans leur affaire. Au début, c'est à peine s'ils s'accordaient un salaire. Pendant des années, nous avons connu les champs, les sous-bois, les banquettes des autos. Mais quand on s'aime, on se moque bien du confort, pas vrai ?

Et puis, son deuxième est né. Bien sûr, c'est moi qui avais fixé les règles, et dès le début : dans sa vie de couple, rien ne changerait, jamais. Mais de là à mettre au monde un nouvel enfant...

Ce que j'ai pu pleurer ! Mais il n'en a rien su. Et puis à force de pleurer, je me suis consolée et on a continué à s'aimer, toujours plus fort... C'est pour ça que je ne comprends pas. Il pourrait tout de même venir me voir de temps en temps, non ?

Ce doit être Françoise, elle aura appris quelque chose. C'est cette vieille harpie qui se fait passer pour Monique, c'est elle qui le lui aura dit. Cinquante années de prudence, et voilà qu'à cause d'une vieille mégère, tout s'effondre, je te perds et notre bel amour est à l'eau. *(Elle pleure)*

(Elle scrute le public) Il y a bien des Messieurs ici, je pourrais me trouver un autre fiancé. Il y en a deux ou trois qui sont encore pas trop mal, pas trop décatis. Ils me font de l'oeil, pendant les animations du mercredi. Et aux anniversaires, surtout, quand ils ont un petit coup dans le nez. Ces jours-là, il y a de la musique. Je vois bien que ça les démange, de m'inviter à danser. Mais je les fusille du regard, alors ils n'osent pas. Je suis comme ça, voyez-vous : fidèle jusqu'au bout.

Musique : Tango

Marie immobile, yeux ouverts.

VII

Tiens, vous êtes toujours là ? Non, non, restez, vous ne me dérangez pas...

Je crois que j'étais un peu fatiguée, tout à l'heure. Mais j'ai fait un petit somme et maintenant, ça va mieux. Il paraît que Monique est venue, mais je ne me suis pas réveillée. Il faudra penser à m'excuser quand elle reviendra. Elle comprendra, elle est comme moi, Monique, elle ne sait pas en vouloir aux gens.

Non, ce n'est pas vrai. Une seule fois... Mais cette fois-là, il faut bien reconnaître qu'il y avait de quoi. La naissance de son deuxième m'avait peinée, mais je ne lui en avais pas voulu. C'est quand le troisième est arrivé que je n'ai pas supporté. Le troisième, vraiment, il n'était pas obligé.

Alors je suis partie. Un remplacement dans un collège technique à Metz. Mais je suis tombée malade presque tout de suite. Faire cours avec deux cannes, ce n'était pas bien possible. alors, je suis rentrée. Je l'ai revu. Mes cannes, je les ai vite oubliées...

Pourtant c'est là, à Metz, que j'ai compris ce que je voulais faire vraiment. La couture, bien sûr j'aimais ça, mais l'atelier... non, je ne me voyais pas y passer toute ma vie. Le concours n'était pas facile, et moins encore pour moi qui n'avais pas été à l'école longtemps. C'est grâce à Georges, si j'ai réussi. Il avait confiance, lui. Même la séparation ne lui faisait pas peur. Il savait bien qu'après l'école normale, on se retrouverait.

Mon premier poste a été à Altkirch. Ma chambre chez Madame Litty. Une toute petite chambre, (...) mais c'était mon premier vrai chez moi. Et Georges venait, chaque jeudi, il venait. J'ai conservé ma couverture, celle que Georges m'avait donnée. Oh ! elle en a vu, elle pourrait vous en raconter... Elle ne m'a jamais quittée, c'est même la seule chose de chez moi que j'ai emportée ici. Souvent, Monique me dit que je devrais me débarrasser de cette vieille chose tout élimée dont elle se demande bien pourquoi j'y tiens tant. Mais : Chut ! Vous ne lui direz rien, n'est-ce pas ? Cette couverture, ce sera notre secret.

Vous avez vu, tout à l'heure ? Mais si, souvenez-vous ! Les filles en rose...

Pas bien intéressantes, les gamines, mais elles avaient avec elles un appareil que je n'avais jamais vu, qui s'est mis à vibrer et dans lequel elles ont parlé. Généralement je suis discrète, je sais me tenir, mais là....

Elles m'ont expliqué que c'était un téléphone, mais un téléphone comme je ne savais pas qu'il en existait : sans fil, sans rien, qu'on emporte partout avec soi.

Je me suis mise à rêver, à imaginer ce qu'aurait été notre vie à Georges et à moi, - à moi, surtout - si nous avions eu chacun un appareil comme celui-là. Moi, bien sûr, je ne l'aurais pas appelé, Françoise aurait pu entendre, mais lui... lui, il aurait pu m'appeler n'importe quand, et alors... alors, je n'aurais pas été obligée de rester chez moi à attendre, des heures et des heures, comme je l'ai fait pendant tant d'années. Et je me suis dit une fois de plus que décidément... c'est beau, le progrès !

VIII

Elle se met à chercher partout.

Mais où ai-je bien pu les fourrer ... *Au public* : Vous pourriez m'aider, tout de même !

Moi qui de ma vie n'ai jamais rien égaré, je commence à chercher les choses, je les pose n'importe où et ensuite je ne les retrouve pas. Mes lunettes, ma canne, je passe un temps fou à les chercher, et maintenant mes clés. Pourtant je les range toujours au même endroit, dans la pochette intérieure de mon sac à main, mais celui-là non plus je ne le retrouve pas. Il me les faut pourtant, j'ai laissé le gaz allumé, et la porte du garage n'est pas fermée.

Mais non, je suis bête, je n'ai plus de chez moi et je n'ai plus d'auto non plus.

Je devenais dangereuse au volant, paraît-il. Dangereuse, moi ? Allons donc ! Jamais un accident, pas un seul en plus de trente ans. Les derniers temps, oui, peut-être un peu, mais pas tellement, et en tout cas, je n'ai tué personne.

S'il n'y avait pas eu cette histoire de feu rouge brûlé... Enfin, brûlé, c'est beaucoup dire, il y avait du soleil, on n'y voyait rien, rouge, vert, comment savoir, ils sont tellement mal fichus, ces feux... Mais quand Monique l'a su, elle s'est affolée. Il faut dire qu'elle a toujours été froussarde, Monique, surtout avec les autos. Elle a dit qu'il fallait la vendre. D'abord, je ne voulais pas, mais c'est une forte tête, Monique. Moi aussi, mais comment faire : trop petite... je ne fais pas le poids.

Pourtant, je l'aimais, mon auto. Et j'y tenais d'autant plus que jusqu'à quarante ans je n'avais pas pu en avoir. Les automatiques, c'était en Amérique, mais chez nous, trois pédales, deux jambes obligatoires et si possible d'égale longueur, et tant pis pour les éclopés, tant pis pour les mal foutus.

Une DAF. Petite, blanche, pas très belle, mais qui roulait comme n'importe quelle autre automobile. Dès qu'elle a été commercialisée, j'ai dit à Monique : C'est exactement ce qu'il me faut. Ni une ni deux, je l'ai commandée. Le cirque que ça a été pour installer les pédales de l'instructeur... À l'auto école, ils ne voulaient pas, mais j'ai insisté tant et

si bien qu'ils ont fini par accepter, et mon permis, je l'ai réussi du premier coup. Fini les bus, les cars, les trains et les tramways ! Ah ! j'étais bien fière, au volant de mon auto, je pouvais enfin aller où je voulais, quand je voulais, parfois le soir, je roulais, je faisais des kilomètres et des kilomètres, juste pour le plaisir de me sentir comme les autres, et libre, libre comme je ne l'avais jamais été...

Pour obtenir la version complète
Merci de contacter l'auteure.
<https://www.compagnie-ladoree.fr/contact>